

Martine Menès

Tenir le miroir à la bonne hauteur, c'est ça l'amour * ?

« La lumière m'avait pourtant
donné de belles images des
négatifs de nos rencontres. »

Paul Eluard

Il y a quelque temps, fort opportunément car cet événement me permet d'entrer dans le propos qui m'a ici retenue, je reçois une carte postale reproduisant un dessin de Voutch avec, au dos, côté correspondance, l'aveu que cela résume, pour la personne qui m'écrivait, une « délicieuse » – le mot était écrit entre guillemets – rencontre.

Un couple dîne dans un restaurant qui pourrait être celui de la terrasse de Beaubourg. Leurs mains sur la table sont proches sans cependant se toucher, ni même se frôler ; l'on comprend qu'il s'agit de l'instant de la déclaration. Dialogue :

Lui : « Je vous aime presque autant que moi-même, Caroline. Croyez-moi, c'est *énorme*. »

Elle : Mine de stupéfaction muette.

Cela vaut bien la déclaration, que j'aime à citer, faite par Woody Allen à l'une de ses partenaires d'écran : « Mon amour, toi et moi désormais nous ne faisons plus qu'un : moi. »

« Laure est mon double », aurait dit Bataille plus sérieusement.

Oui, car il n'y a que du Un et c'est pourquoi peut-on dire, suivant Lacan, que l'amour, entendu ici comme sentiment, est toujours réciproque. Mais pas le désir, qui suppose de faire de l'étranger à soi,

* Intervention faite à Paris le 28 novembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

de l'Autre, ce qui ne va pas sans quelque difficulté car l'Autre c'est, je cite la page 75 d'*Encore*, « l'autre sexe pour tous ». Ce n'est évidemment pas à entendre comme un slogan, mais cela donne à réfléchir sur le « pour tous » des slogans contemporains. Je laisse cette question ouverte.

Que les sentiments soient toujours réciproques, Lacan déclare, dans le paragraphe qu'Agnès Wilhelm a commenté et comme elle l'a relevé, qu'il l'a déjà avancé « depuis longtemps, très doucement ». Tous les sentiments sont réciproques, pas que l'amour donc, la haine aussi, et l'indifférence qui sont ses voisins, voire ses prochains, en tant que passions à un niveau qui affecte l'être réellement.

J'en reste à l'amour, bien que Lacan l'étende jusqu'à l'*hainamoration*, réunissant en un seul mot deux desdites passions, et la considérant aussi comme réciproque. Que l'amour soit toujours réciproque, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de raisons pour s'en réjouir, même s'il y en a quelques-unes.

Je commencerai par ce que Freud en dit, enfin un petit florilège. D'abord les présupposés paraissent les mêmes que ceux énoncés par Lacan : pas de sympathie entre amour et désir, une coexistence aléatoire. Freud va jusqu'à les présenter comme incompatibles dans « Un type particulier de choix d'objet », un article de 1910. Et il fait de la « non confluence des courants tendres et sensuels dans la vie amoureuse ¹ » une constatation plus répandue dès l'article de 1912 : « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ». (Josée Mattei a commenté ces textes lors de la première séance de ce séminaire.)

C'est dans « Pour introduire le narcissisme », en 1914, que Freud dégage ce qu'il considère comme les deux fondements de l'amour.

1. L'on aime celui ou celle qui prend soin, qui ménage, qui soutient, qui se soucie, par étayage donc. « La femme incapable de sentir un peu de mes angoisses et de les partager n'aurait jamais la moindre part à mon affection », écrit Beaumarchais à madame de Godeville, le 29 mai 1777. Pourquoi, dans le fond ? Un adulte est censé pouvoir veiller à la conservation de sa vie. Lacan, qui commente la distinction freudienne dans la leçon du 19 décembre 1956 du *Séminaire IV*,

1. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 59.

La Relation d'objet, interprète l'amour sur fond d'étayage par la persistance d'une relation de dépendance dans le prolongement de la position infantile de demande adressée à une mère phallique². Est-ce ce que l'on entend dans les consultations pour enfant lorsque la mère, désignant le père de l'enfant, entre satisfaction et agacement, déclare : « C'est mon plus vieil enfant » ?

2. Cela amène vers le deuxième socle de l'amour, par narcissisme, primaire précise Freud. Lacan ne fait pas ce distinguo ; le narcissisme a toujours un objet : soi. Dans ce type de lien, l'autre, le partenaire, est traité de façon semblable à celle dont on se traite soi-même, ce qui n'est pas forcément une garantie de qualité d'ailleurs. Mais cela fonde l'espoir de trouver dans le miroir que l'autre tient à la bonne hauteur ce que l'on est, a été ou voudrait être (moi idéal, i(a)) ou/et une part de ce que l'on croit être (idéal du moi, I(A)) : dans tous les cas, un complément d'être. Lacan, toujours dans son commentaire de décembre 1956, en situe l'origine dans la relation spéculaire à l'autre (le petit autre) : le sujet aime l'image où il s'anticipe aimablement parfait. L'amour n'est pas aveugle mais il est aveuglant. Le cadre arrête le regard.

Ce type d'attachement amoureux serait plus fréquent chez les femmes, écrit Freud dans sa logique interprétative de l'envie phallique de celles qu'il range de ce côté de la sexuation. Plaît à une femme l'homme qui l'aime, chez lequel elle croit trouver ce dont elle croit manquer. C'est une méprise qui a garanti longtemps la reproduction de l'espèce et la stabilité des liens socio-familiaux.

Pour Lacan, s'il n'y a ni parité ni symétrie, il y a du « même », il faut entendre l'équivoque, pour les deux sexes. Les femmes (pluriel) se « mêment » dans l'autre (page 79 d'*Encore*, ce passage sera commenté le 5 juin), l'homme (singulier) « voit dans la partenaire ce dont [il] se supporte narcissiquement » (page 80 d'*Encore*). L'amour soigne le manque-à-être, a-sexué.

Il faut préciser que Freud lui-même, sept ans après le texte « Pour introduire le narcissisme », en 1921, dans « Psychologie des foules... », traite les sexes à la même enseigne. Je cite : « [...] l'objet est traité comme le moi propre [...] dans l'état amoureux, une bonne

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 83.

mesure de libido narcissique déborde sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux, [...] l'objet sert à remplacer un Idéal du moi propre, non atteint ». Entre-temps, en 1917, dans « Deuil et mélancolie », il fait de l'identification la forme primitive d'amour de l'autre comme soi-même, la première façon « dont le Moi élit un objet » et ce pour les deux sexes. On en trouve l'écho dans le *Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud* : « C'est toujours autour d'une sorte d'ombre errante de son propre moi que se constitueront tous les objets ³. »

Lacan cependant renouvelle l'abord de ce que Freud désignera comme le « continent noir » : côté femme, le *pas-tout*, la part qui échappe à l'amour *hommosexuel*, pourrait laisser place à un amour qui se passerait du miroir. Qui laisserait place à un vide dans le miroir puisque le *pas-tout* n'a pas de reflet. Que serait un amour *pas-tout* et *pas tout* à fait fou non plus ? Échappe-t-il pour la part « *pas-toute* » à la réciprocité ? Je laisse cette question à mes collègues en charge du commentaire des pages d'*Encore* qui en traitent dans la séance du 13 mars 1973.

De fait, il n'y a pas lieu d'opposer, je cite Freud, ces deux « conditions déterminant l'amour », étayage et narcissisme, en particulier quant à la réciprocité de ce sentiment. Sans doute peut-on le lire dans l'adieu de George Sand à Alfred de Musset, dans une lettre d'avril 1834 : « Adieu mon Alfred, aime ton Georges, ton ami [au masculin], ton vrai camarade [narcissisme], ton infirmière [étayage]. » Car, dans l'amour par étayage, il s'agit tout autant de tenir le miroir à la bonne hauteur, pour que s'y reflète un sujet moins rassuré d'être estimable qu'assuré d'être l'unique, l'irremplaçable, le seul ou la seule à pouvoir se tenir à cette place qui promet de garantir – je cite de nouveau Freud – « une immortalité du moi que la réalité bat en brèche ⁴ ». Comment ne pas (s)'aimer dans celui ou celle qui, par sa vigilante présence, exclusive, particularisée, donne l'illusion d'être maître – que l'on pourrait écrire m'êtré – de son destin, qui est pourtant promis à la mort ?

Je conclus ce rapide parcours freudien par l'illustration d'un amour réciproque là où l'on ne s'attendrait pas à le trouver, dans *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, publiées en 1782.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud*, leçon du 16 mars 1955.

4. S. Freud, *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 96.

L'erreur du Vicomte de Valmont est d'ignorer que l'amour est toujours réciproque. Il croit pouvoir séduire, sans être engagé le moins du monde, sans partager l'amour, par pur jeu, une femme pudique et chaste, à l'opposé des libertines qu'il fréquente. Il s'aperçoit un peu tard – l'histoire finit très mal, les amoureux ne se retrouvent que dans la mort, autant dire jamais –, il s'aperçoit donc bien après la maîtresse du scénario pervers, la Marquise de Merteuil, qu'il aime en retour sa vertueuse amante, Madame de Tourvel ; et sans doute de se voir aimable dans le miroir de son regard n'y est pas pour rien. « Je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti [...]. L'ivresse fut complète et réciproque ; et, pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour lui jurer un amour éternel, et il faut avouer que je pensais ce que je disais. » Voilà ce qu'il écrit à la Marquise de Merteuil pour lui annoncer le succès de leur commun plan de séduction, où elle sût, elle, lire que ledit plan avait totalement échoué.

Un mois plus tard, elle lui en fait l'interprétation : « Vicomte, vous aimiez Madame de Tourvel, et même vous l'aimez encore [...] » Il ne reste à Valmont qu'à se lamenter : « Je regrette Madame de Tourvel, je suis au désespoir d'être séparé d'elle [...]. Je paierais de la moitié de ma vie le bonheur de lui consacrer l'autre. » C'est de sa vie entière qu'il paiera.

J'aborde maintenant une question où m'ont laissée les antécédents durant lesquels Lacan avançait « doucement ». Je ne reprends pas la référence inaugurale du *Séminaire I* rappelée par Agnès Wilhelm. Il y a encore dans le *Séminaire IV*, à la même leçon que celle où Lacan reprend les fondements freudiens de l'état amoureux, une remarque sur la réciprocité des sentiments considérés comme relevant essentiellement de l'imaginaire ; je cite : « Le propre des relations imaginaires est d'être toujours parfaitement réciproques. »

Puis, du *Séminaire V* au *Séminaire X*, la définition de l'amour devient « donner ce que l'on n'a pas ». Jusque-là, dans cette définition, nous pourrions retrouver les fondements d'étayage narcissique – réunissons les deux puisqu'ils se retrouvent dans l'imaginaire – nécessaires à l'état amoureux. Et retrouver aussi la réciprocité dans un échange de bons procédés : donner à l'aimé ce dont il croit manquer, qui en retour le suppose non manquant à l'aimant. Seul

l'amour peut croire en ce mirage, voire miracle, puisque l'on parle du miracle de l'amour.

Dans le *Séminaire XII*, la définition se complique tandis qu'elle se complète d'un « à quelqu'un qui n'en veut pas ⁵ ». Cet ajout tend à démentir la réciprocité de l'amour car il introduit ce que la première partie de la formule ignorait : la place du manque entre les partenaires, la place de la cause. Ce qui n'est pas sans lien avec la reconnaissance de l'objet *a* depuis le *Séminaire X*. Tentative de l'amour de laisser place au désir ? Alors s'agit-il encore de la même définition de l'amour comme sentiment, ou s'agit-il de l'amour sinon plus digne, en tout cas qui n'exclut pas le désir ? J'entendrais ainsi le dialogue, plus récent que les autres extraits cités, de la chanson d'amour entre Serge Gainsbourg et Jane Birkin :

« Je t'aime.

- Moi non plus. »

Extension du domaine de l'amour

J'en viens à la chute. Dans le *Séminaire XI*, *Le Transfert*, où Lacan parle beaucoup de l'amour, mais d'un autre, d'un amour qui s'adresse au savoir, il passe de la définition freudienne : l'amour comme fondamentalement narcissique et faussement oblatif dans l'étayage (si l'on veut le bien de l'autre, c'est parce que celui-ci nous est nécessaire), sentiment qui soutient toujours la réciprocité aimer/être aimé (leçon du 13 mai 1964), jusqu'à conclure (leçon du 24 juin 1964) sur un amour qui s'adresse à l'objet dans l'autre. Un amour qui loin de se conforter d'être tout (pour l'autre) s'alimente de la trace absente de l'objet, appel qui permettrait à l'amour de rattraper le désir.

Ce passage de la demande à la cause s'actualise particulièrement dans la relation transférentielle, où l'amour ne s'adresse pas tant à l'analyste qu'à l'objet cause qu'il représente. Est-ce l'entrée d'un nouvel amour qui mène à un désir inédit, celui de l'analyste ? Est-il encore sentiment réciproque ? Non pas au sens de la suffisance narcissique ; et si étayage il y a, c'est sur un objet cause et non but,

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 17 mars 1965, inédit.

commun aux deux protagonistes, le savoir de l'inconscient. On pourrait plagier la définition de l'amour donnée par Saint-Exupéry : « L'amour, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction. » Sauf que... il n'y a rien à voir, il y a à ça/voir, et pas le même savoir. Sans doute est-ce une des difficultés de transmission dans les passes.

Le séminaire *Encore*, qui démarre sur la passion de l'ignorance, sur « ne rien vouloir savoir », s'achève sur un « amour qui se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients ⁶ », une forme de réciprocité hors miroir. Le transfert en est une application particulière mais pas exclusive, ce qui laisse quelque espoir de belles amours plus dignes.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.